



## Le fatalisme de l'inaction

MARC-ANTOINE LÉVESQUE

Après avoir réalisé un court documentaire sur sa mère et les établissements de soins pour aînés (**CHSLD**, 2020), François Delisle revient à la fiction avec **Le temps**, son huitième long métrage. Le film s'ouvre sur un extrait d'une entrevue télévisée accordée en 1979 par Maurice Guernier, l'un des membres du Club de Rome. Ce groupe de réflexion international créé en 1968 avait jeté un pavé dans la mare en 1972 en faisant paraître de *The Limits to Growth* (*Halte à la croissance*), l'une des premières études holistiques sur les conséquences de la croissance économique et démographique. Dans ce segment de quelques minutes, Guernier résume au journaliste qui l'interroge quels sont les dangers qui attendent ses semblables et livre une mise en garde explicite contre une possible perte d'équilibre de la planète. S'appuyant sur cet avertissement lancé il y a plus d'un

demi-siècle, Delisle propose une œuvre éloquente qui reprend une bonne part des interrogations et des constats qui animent les débats sur la crise humaine et environnementale que nous sommes en train de vivre.

Se succèdent alors différentes séquences campées en 2021, 2042, 2088, 2174 et 2182. Le réalisateur de **Cash Nexus** complexifie la compréhension des enjeux reliés à ce nouveau paradigme en insérant dans son récit de nombreux sauts dans le temps et retours en arrière. Se promenant à travers les lieux et les époques, Delisle met en scène différents tableaux ayant pour protagoniste un personnage fictif aux prises avec des questionnements sur l'avenir de notre civilisation. La particularité du film tient dans son dispositif narratif, uniquement constitué de photographies auxquels s'ajoutent des

commentaires lus en voix *off*. Les histoires sont racontées à l'aide d'images fixes, enchaînées de manière saccadée de façon à procurer au récit sa logique temporelle et spatiale. Dans le segment de 2021, le spectateur partage les tourments de Marie (visage d'Emmanuelle Lussier Martinez, voix de Mylène Mackay), jeune femme enceinte qui témoigne de la peur légitime d'imposer la probable fin du monde à son futur enfant. Elle tente tant bien que mal de traverser son anxiété en consultant un psychologue (Guy Thauvette) et discute avec son conjoint et ses amis, plutôt réfractaires à ses angoisses. Marie constitue l'ancrage contemporain du récit. Ses états d'âme font écho à ceux avec lesquels certains d'entre nous sont confrontés. À travers les péripéties de ses personnages, et plus particulièrement par le biais des troubles de ceux-ci, le cinéaste déroule un message qui semble

s'adresser aux convertis, créant *de facto* un sentiment de culpabilité chez ceux et celles qui n'adhèrent pas de manière aussi ouverte à ses craintes.

Les sauts dans le temps qui suivent mettent en scène divers épisodes illustrant les conséquences de la crise climatique, montrée à diverses étapes de sa progression. La symbolique à l'œuvre dans ces épisodes futuristes n'est guère plus réconfortante. En 2042, quelques migrants traversent les plaines états-unienne désertiques pour tenter de rejoindre le « Nord », le Canada en l'occurrence, seul endroit en Amérique où l'on trouve encore des espaces habitables. Nous faisons la connaissance de Terence (Dominick Rustam-Chartrand, voix de Robert Naylor) racontant la relation qu'il entretient avec son père. En 2088, le reporter de guerre McKenzie (Laurent Lucas, narration en anglais par Julian Casey) erre en pleine mer sur un radeau de fortune. Replongeant dans ses souvenirs, il évoque le dilemme qui le préoccupe, alors qu'il est chargé, contre son gré, de fournir au gouvernement en place les images des réfugiés qu'il a prises. Arrive ensuite l'année 2174. Dans un pays qui pourrait s'apparenter à la Russie actuelle, Kira (Rose-Marie Perreault, avec la voix russe de Masha Bashmakova) déambule dans la taïga dévastée, à la recherche d'un abri. Elle intègre une communauté où elle est la seule femme fertile du groupe. Elle accepte alors de s'accoupler avec Otis (Madani Tall) pour perpétuer la race. Face à la rapide dégradation de nos écosystèmes sociaux et naturels, Delisle déploie une vision claire, directe et sans ambiguïté de notre futur au fil de vignettes sombres, laissant peu d'espoir auquel se raccrocher.

Depuis qu'elle existe, l'image fixe a démontré un fort pouvoir d'attraction sur l'imaginaire collectif, particulièrement lors de tragédies, de conflits et de crises. Le choix de Delisle d'exploiter tout son potentiel est compréhensible. Par le biais de cette technique, il cherche à sonder l'humanité profonde de ses sujets, plongés



Kira (Rose-Marie Perreault) et le réfugié climatique (Dominick Rustam-Chartrand)

*ipso facto* dans le chaos et la destruction. Du reste, son talent de photographe est indéniable. Plusieurs plans sont magnifiquement composés et recèlent une redoutable efficacité, à l'image de ceux montrant Martine Franck, seule, dans une allée d'épicerie. En outre, par ses décors, ses costumes et ses maquillages, **Le temps** révèle un travail d'organisation et de mise en scène rien de moins que considérable. Toutefois, le message un brin défaitiste s'étend sur une durée assez longue qui, si elle ne lui fait rien perdre de sa pertinence, a tendance à diluer sa force, la vitesse de défilement des images empêchant parfois de jouir pleinement de leur effet émotionnel et réflexif.

N'offrant que peu de pistes de compréhension, la démarche — qui fait référence de manière assez évidente à **La jetée**, science-fiction visionnaire réalisée en 1962 par Chris Marker — se déploie sur une structure narrative hétérogène dénuée de chronologie claire. Le film demande donc à l'auditoire un effort accru pour se frayer un chemin. Si ces choix scénaristiques et esthétiques donnent indéniablement une valeur immersive à l'ensemble, ils peuvent toutefois être considérés comme un barrage à l'origine de nombreuses questions laissées sans réponse à l'issue du visionnement. D'autant que l'emploi de voix n'appartenant pas aux acteurs montrés à l'écran est susceptible d'engendrer une certaine confusion dans l'esprit du spectateur familier avec le travail de Lussier Martinez, Mackay, Lucas, Naylor et Perreault. Le personnage du photographe fait office de point d'appui pour expliquer ce dispositif original, très peu exploité au cinéma. En effet, l'image tirée d'une scène de guerre a

un effet significatif sur ceux qui la voient, ne serait-ce que parce que l'on peut y déceler l'empathie du regard à l'origine de l'œuvre. Instinctivement, nous nous plaçons dans la peau de celui ou celle qui a été témoin de l'événement, surtout si celui-ci est atroce. Mais Delisle n'hésite pas chambouler la convention cinématographique qui rend invisible l'opérateur présent derrière l'objectif en tentant de la faire correspondre avec une posture photographique, ce qui pourra accentuer la confusion. Il ne reste alors qu'une piste de réflexion pour expliquer la fixité de l'image : elle serait la métaphore du déni des classes dirigeantes capitalistes et des citoyens, dont l'inaction pourrait plonger l'humanité dans une catastrophe environnementale irréversible. Pragmatique, voire défaitiste, **Le temps** met en scène, dès sa séquence introductive, une apocalypse inévitable. Le personnage de Marie en résume bien le propos : « Devant le futur, on pleure seul en silence. » (Sortie prévue : 18 avril 2025) **EB**



Québec / 2025 / 94 min

**RÉAL., SCÉN. ET MONT.** François Delisle **IMAGE** François Delisle **MUS.** Robert Marcel Lepage **INT.** Emmanuelle Lussier Martinez, Dominick Rustam-Chartrand, Laurent Lucas, Rose-Marie Perreault, Guy Thauvette, Mylène Mackay, Robert Naylor, Madani Tall, Julian Casey, Masha Bashmakova **DIST.** h264